

Ivor A. B. Ferguson

53 A
Gé
Osta
Challa
morocco

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/lesplusjolistabl00chal

LES
PLUS JOLIS TABLEAUX

DE

Téniers, Gérard Dow, Terburg, Paul Potter,
Metsu, A. Ostade, Van Der Helst. etc.;

Lithographiés par

LÉON NOEL, LOUIS BOULANGER, DEVÉRIA, A. MIDY, VICTOR ADAM, COLIN, SORRIEU;

TEXTE EXPLICATIF

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL.

PARIS.

CHEZ CHALLAMEL ET CIE, ÉDITEURS,

4, rue de l'Abbaye. (F. S.-G.)

TYPOGRAPHIE
LACRAMPE ET COMPAGNIE,
rue Damiette, 2.

LES

PLUS JOLIS TABLEAUX

DE

Teniers, Gérard Dow, Terburg, Paul Potter,
Metsu, A. Ostade, Vander-Helst

Lithographiés par

Léon Noel, L. Boulanger, Déveria,
A. Midy, Victor Adam, Colin
& Sorrieu.

TEXTE EXPLICATIF
PAR
Augustin Challamel.

Challamel Ed R. de l'Abbaye 4. Imp. d'Aubert & Cie

UN MOT

SUR LES ÉCOLES FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

Lorsqu'on parcourt les rues de Bruges ou d'Amsterdam, ce qui frappe d'abord, c'est une extrême propreté, une régularité extraordinaire dans les objets du plus commun usage. La peinture, dans ces deux pays, s'est ressentie des mœurs de ses habitants. Rien de plus naturel, rien de plus correct, rien de plus net, même dans des sujets graveleux. De là l'immense renommée de différents tableaux flamands et hollandais. Ils plaisent à tout le monde, parce que l'intelligence et l'esprit en sont accessibles à tous. Véritables reproductions de la nature jusque dans ses moindres détails, leur variété ne dépend pas de celle des sujets, mais bien plutôt de celle des accessoires.

Sans doute les scènes reproduites par les peintres flamands et hollandais gagneraient à être plus relevées ; sans doute les tabagies, les marchés, les fêtes de village ne sont pas les plus belles pages du livre de la nature ; mais il n'en reste pas moins certain que, sous ces différents rapports, ces deux écoles ont atteint la perfection ; et c'est surtout à leur égard qu'il faut appliquer cette vérité triviale à force d'être connue : « Que tous les sujets sont bons, lorsqu'ils sont bien traités. »

A ce compte, un simple portrait de Gabriel Metsu plaira autant qu'un grand tableau d'histoire ; et tel qui ne comprendra pas tout ce qu'il y a de grand, de saisissant, de sublime dans une composition de Raphaël ou de Rubens, s'arrêtera volontiers, et longtemps, devant ces petites toiles enfumées, qui se trouvent perdues pour ainsi dire dans les longues galeries des musées.

Parmi tous ces chefs-d'œuvre, nous avons fait un choix. Téniers, Gérard Dow, Adrien Van-Ostande, Paul Potter, Vander-Helst, etc., nous ont apporté chacun le résultat de leurs admirables travaux. Rarement il nous a été possible de reproduire plusieurs tableaux d'un même auteur, car nous n'avons pas oublié que nous faisions une collection des plus beaux tableaux des Écoles flamande et hollandaise, et non de tel peintre flamand ou hollandais.

C'est pendant le dix-septième siècle que ces deux écoles se sont élevées. La Hollande enfantait des chefs-d'œuvre au moment même où Louis XIV attaquait Guillaume de Nassau et submergeait les Pays-Bas. Elle a résisté à l'orgueilleux monarque; elle s'est défendue avec courage. Chose admirable! pendant ce temps-là même elle brillait par la philosophie et les beaux-arts!

Les plus habiles lithographes ont participé à cette collection, à laquelle nous avons apporté tous nos soins. Heureux si nous avons pu réussir à populariser plus qu'ils ne le sont déjà, les plus jolis tableaux des Écoles flamande et hollandaise!

Ecole Flamande.



Karl Dujardin pinx^t. F Sorrieu lith.

LES CHARLATANS.

Karl Dujardin

Challamel & Cie Editeurs R. de l'Abbaye, 4. Imp d'Aubert & Cie

KARL DUJARDIN,

Né à Amsterdam, vers 1640; mort en Italie, le 20 novembre 1678.

Les Charlatans,

LITHOGRAPHIÉS PAR SORRIEU

Tous les tableaux de Karl Dujardin, surnommé *Barbe-de-Bouc* par ses collègues d'Italie, sont fort rares et fort recherchés. Ce Callot de l'École flamande semble avoir peint sur la toile les allures de son caractère inconstant et aventureux. On trouve dans ses compositions un mélange heureux de l'exactitude flamande et de la bouffonnerie italienne. Rien n'étonne en cela : Dujardin aimait fort l'Italie, et était chéri par les peintres de ce pays; il l'aimait à un tel point, qu'après s'être marié en Hollande, il disparut un beau jour et ne revint plus au domicile conjugal. Il s'était embarqué pour l'Italie.

Le musée du Louvre a plusieurs tableaux de lui, parmi lesquels *les Charlatans*, un de ses chefs-d'œuvre. Cette toile, de moyenne dimension, est d'une composition délicieuse. De l'esprit, de la vérité, du naturel, telles sont ses principales qualités. Levé sur la pointe des pieds, grand et maigre de sa personne, un malin de la troupe débite aux spectateurs ses lazzis accoutumés, ou vante ses onguents et ses pommades. Sur le devant, un ménestrel à figure d'homme-chat, contente les oreilles de l'assemblée par le son mélodieux de la guitare. Le maître comédien, au nez long, aux rides postiches, passe sa tête par l'embrasure du rideau pour annoncer que le spectacle va bientôt commencer; et le singe, qui n'est certes pas le moins instruit de tous,

se repose de ses fatigues : le tour de ses camarades est venu. Un public mélangé, — bourgeois, paysans, enfants, mendiants, — ouvre, selon le conseil qui lui en a été donné, « des yeux pour voir et des oreilles pour entendre; » un commissionnaire même, portant sans doute une somme de grains à la ville voisine, s'est arrêté, vaincu par l'attrait du spectacle.

Ce théâtre en plein air est singulièrement bâti, et laisse à penser ce qu'il doit être à l'intérieur. Quelques planches mal assemblées sont posées sur des tonneaux en forme de poteaux. Deux draps (qui sait? peut-être l'unique paire qui recouvre le lit du directeur) servent de rideau; et le merveilleux harmoniste est assis sur un escabeau de bois, bois dur et noueux, où n'a pas seulement passé une pauvre fois le bienfaisant rabot. Voyez-vous ce chien qui se promène sous l'estrade? eh bien! il fait sa partie de temps à autre, et, par ses aboiements, il répond dignement, dit-on, aux accords de la guitare.

Rien de mieux groupé que tous les personnages de cette petite fête. Ils sont placés sur une sorte de terrasse, d'où l'on découvre une jolie vallée et de grandes ruines à droite. C'est un des plus beaux tableaux de ce genre que nous possédions. Dujardin, heureux artiste, estimait lui-même ses tableaux, et rarement les amateurs nombreux de ses productions lui refusaiant le prix qu'il exigeait. Les temps sont changés; où sont-ils ces généreux amateurs? qu'ils reviennent bien vite.

Dujardin gravait beaucoup à l'eau-forte. Il fit paraître, en 1652, un livre gravé par lui, et contenant cinquante-deux paysages. Son dessin n'était généralement pas soigné, et Karl indiquait les accessoires au lieu de les finir. Mais ses compositions sont la plupart soignées, et surtout spirituelles. Elles ne sont pas en grand nombre : cela tient sans doute à la brièveté et aux aventures de sa vie. Il mourut d'indigestion.

École Hollandaise.



UN CHASSEUR.

Midy del

Metsu

Challamel . Éditeur, R. de l'Abbaye, 4 .

Imp d'Aubert & Cie

GABRIEL METSU,

Né à Leyde, en 1615; mort vers 1659, à Amsterdam.

Un Chasseur,

Lithographié par A. MIDY.

On ignore le maître de Metsu, le peintre que l'on estime peut-être le plus dans les Pays-Bas. Aussi, les Hollandais laissent-ils sortir le moins possible de ses tableaux. Ils sont rares et fort recherchés. Parmi ceux que possède le Musée de La Haye, on remarque une petite composition sur bois, grande de 10 pouces de long, sur 8 de large : c'est *un Chasseur*.

Comme Metsu était surtout peintre de portraits, on a pensé que ce chasseur en était un. C'est, une supposition qui n'est pas sans fondement, mais que, jusqu'ici, on n'a pu éclaircir: Ce qui porte à le croire, c'est la pose même du personnage, assis tout au bord d'une fenêtre et regardant presque de face, lorsqu'il tient un verre de côté.

Le peintre a choisi le moment du retour de la chasse. Le chasseur est fatigué, car il est assis; les cordons de son col sont dénoués. Il a placé sur sa fenêtre le mince produit de sa chasse, et son fusil près de sa chaise. Il vide un verre de vin pour ranimer ses forces perdues. Sa figure exprime le contentement; ses traits, fortement accusés, indiquent la fatigue, et il est à craindre que le sommeil ne s'empare de lui. Au fond, à gauche, une porte à demi ouverte laisse voir la campagne, et procure au chasseur fatigué une douce fraîcheur.

On rencontre, dans ce petit tableau, toutes les brillantes qualités

qui distinguent le talent de Gabriel Metsu. Le dessin en est exact; le coloris clair et vigoureux ; la fonte des couleurs y est admirable. Toutefois, les détails sont moins finis que ceux des autres maîtres flamands ou hollandais.

Ce qu'il y a de singulier dans les tableaux de Gabriel Metsu, c'est le mauvais choix qu'il fit de ses têtes de femmes. Toutes sont lourdes, épaisses et sans caractère. Dans les portraits seulement, on lui accorde un meilleur goût.

Il fit beaucoup de dessins qui ne sont pas connus en France.

Ecole Flamande



Deveria Lith

UN TROMPETTE.

Peint par Terburg.

Imp. d'Aubert & Cie

Challamel & Cie Editeurs, R. de l'Abbaye, 4.

GÉRARD TERBURG.

Un Trompette,

LITHOGRAPHIÉ PAR DEVÉRIA.

Un seigneur anglais, un brave guerrier, est de retour des combats. Après plusieurs années d'absence, il a enfin revu sa patrie, il est rentré sous le toit conjugal qu'appelaient ses vœux et ses soupirs. Après avoir affronté les dangers, après avoir bravé mille fatigues, il va jouir du repos promis à sa valeur, et raconter à sa jeune épouse toutes les traverses, toutes les aventures de sa vie. Quelle n'a pas été sa joie lorsqu'il a pu la serrer dans ses bras! Avec quel bonheur il s'est rappelé toutes les circonstances de son départ, et ces larmes abondantes qu'elle a versées en se séparant de lui!

Aussi, à peine a-t-il eu le temps de quitter ses armes, qu'elle l'a fait asseoir et s'est presque agenouillée à ses côtés. Elle le voit si rarement, qu'elle veut profiter bien vite de sa présence et l'assurer de son amour.

Mais un bruit de pas s'est fait entendre; un jeune trompette a franchi le seuil de la porte. Il est chargé d'un message pour le gentilhomme. Qui sait? peut-être c'est un ordre supérieur qui lui enjoint de s'éloigner encore, et va ainsi renouveler les larmes des deux époux. Il faudra partir, l'honneur et l'obéissance militaire l'ordonnent.

L'instant choisi par Gérard Terburg est celui-ci : le trompette vient de remettre un pli au gentilhomme. Tenant respectueusement son chapeau à la main, il répond à des interrogations que le guerrier lui fait avant d'avoir pris connaissance du message. La jeune femme, la

tête appuyée sur la poitrine de son époux, fixe des yeux presque suppliants sur le malencontreux messager. Quant au mari, il est impassible et prêt à obéir.

Cette scène d'intérieur forme le tableau le plus gracieux de Gérard Terburg. La situation des personnages est d'un grand intérêt, et il semble qu'on s'identifie volontiers avec leurs sentiments réciproques. Quelle grâce, quel charme, dans la pose de la jeune femme! Quel délicieux laisser-aller! Quelle suave physionomie! Qu'elle est belle et intéressante, tout à la fois! La figure du mari est aussi d'une noblesse remarquable; et le messager est bien dans l'expectative d'une réponse.

Richesse de détails, élégance des costumes, fini des accessoires, rien n'y manque, on peut le dire. Les costumes sont exécutés avec soin et avec une exactitude toute particulière; la variété leur donne plus d'éclat encore, et les fait ressortir les uns d'avec les autres. Celui du trompette surtout est bien fait et d'une frappante vérité.

On regrette toutefois de ne pouvoir accorder des éloges aussi complets aux caractères des figures, qui ne sont pas assez finies, assez étudiées, je dirai même assez expressives. Celle de la jeune femme est la seule à laquelle on ne puisse adresser ce reproche.

Ce tableau a été composé par Gérard Terburg lorsqu'il habitait l'Angleterre.

École Flamande



Leon Noël, lith.

UNE MUSICIENNE

Peint par Terburg.

Challamel & Cie Editeurs R. de l'Abbaye, 4

Imp d'Aubert & Cie

GÉRARD TERBURG.

Une Musicienne,

Lithographiée par Léon NOEL.

Il s'agit ici d'un de ces petits concerts à huis clos, où l'on fait de la musique seulement pour elle-même, et non pour le plaisir de se faire entendre et applaudir. Pendant qu'une des deux demoiselles chante, l'autre pince de la guitare et l'accompagne habilement. La chanteuse, sans doute, ne sait pas parfaitement l'air qu'elle répète, car elle bat encore la mesure et regarde encore avec grande attention la musique qu'elle tient à la main. La guitariste est plus sûre d'elle-même et meilleure musicienne. Elle jette à peine quelques regards sur la partie d'accompagnement placée sur la table, et suit la jeune chanteuse. Elle est debout, car à tout instant elle doit lui indiquer les légères inexactitudes qu'elle commet, et veiller à ce qu'elle n'abandonne pas ou le ton, ou la mesure.

Un petit domestique porte un plateau où est placé un verre d'eau sucrée; il va le présenter à sa maîtresse, dont le gosier est fatigué, et qui a besoin de reprendre des forces. Au reste, elle ne l'aperçoit même pas, tant elle est occupée pour déchiffrer sa partie, tant la moindre préoccupation pourrait nuire à l'effet de l'ensemble!

Cette toile forme pendant. Elle reçut, dès son apparition, l'approbation générale, et l'estime qu'on en a conçue de prime abord, loin de disparaître avec le temps, n'a fait que s'accroître dans la suite. C'est une des productions les plus justement appréciées de Gérard Terburg. Ici, sa manière est moins brillante, mais plus sérieuse, plus

approfondie, plus correcte, plus pure que dans beaucoup d'autres tableaux.

Quant à l'expression des personnages, elle est parfaite, irréprochable. L'une des musiciennes est certainement attentive à ce qu'elle chante; et l'autre la suit bien des yeux. Et puis, comme les doigts de la dernière sont actifs! Ne nous semble-t-il pas entendre les cordes de la guitare résonner à nos oreilles? Et le domestique, quel mouvement existe dans sa démarche! On le voit s'approcher de la table pour y déposer le plateau qu'il porte avec tant de précaution.

Les couleurs de ce tableau sont un peu ternes, mais on peut assigner une cause presque certaine à cette circonstance, lorsque l'on a examiné plusieurs toiles du maître, et lorsqu'on a apprécié et approfondi sa manière; c'est que les couleurs se sont mal conservées et ont perdu leur éclat primitif. Pour les costumes surtout, cela ne fait pas de doute; et il n'est pas croyable que Gérard Terburg ait modifié, changé même à ce point sa manière accoutumée. On pourrait, tout au plus, et cela ne serait guère admissible, penser qu'il a voulu faire un essai.

École Hollandaise.



lith. par Léon Noël

Ep.

FEMME HYDROPIQUE.

Peint par Gérard Dow.

Chalamel, & Cie. Editeurs, R. de l'Abbaye, 4

Imp. d'Aubert & Cie.

GÉRARD DOW,

ÉLÈVE DE REMBRANDT,

Né a Leyde, en 1613; mort en 1665 environ

La Femme hydropique.

Lithographiée par Léon NOEL.

Plus grand de proportions que les autres, ce tableau est un des plus fameux de Gérard Dow, et même de toute l'École hollandaise. Il est peu de compositions aussi achevées, soit quant au fini des détails, soit quant à l'expression des personnages. La figure de la femme hydropique est pâle et empreinte d'une mélancolie maladive, qu'il semble presque impossible de pouvoir rendre avec le pinceau. Quel naturel dans la pose, pour ainsi dire suppliante, de la servante qui veut approcher une cuiller de sa bouche ! Quelle profonde douleur répandue sur les traits de la jeune fille à genoux, qui tient une des mains de la pauvre malade, et qui, prévoyant l'événement funeste et inévitable, verse d'abondantes larmes ! A côté de ce groupe éploré, le médecin, dans sa froideur impassible, examine un breuvage et semble dire, en conservant quelques restes d'indécision, qu'il a fondé, sur l'effet qu'il doit produire, sa dernière espérance de guérison. Le rideau de la principale fenêtre est à demi ouvert, et une vive lumière se répand dans l'appartement ; mais les yeux de la femme hydropique ne peuvent la supporter ; ils sont levés vers le ciel, où son âme est déjà fixée.

L'ensemble de cet admirable tableau est parfait. Les accessoires y abondent dans le sens général du sujet. Ici une bible antique, lecture

triste et consolante à la fois pour les affligés; plus loin le large fauteuil de la veillée ; au fond quelques vases épars çà et là sur une table. Une lumière éclatante et habilement ménagée fait ressortir tous ces objets et les détache du fond par un effet de clair-obscur. Tout est beau, grand , noble , et surtout d'une frappante vérité. Par cette composition, le talent avoué de Gérard Dow s'est révélé sous un autre aspect : ce n'est plus ce genre familier, gai, quelquefois grotesque, où il excelle d'ordinaire; une manière plus grave, plus élevée, une pensée triste et profonde saisissent à la première vue.

Cette toile, dont la renommée a été immense dès son apparition, fut achetée d'abord 70,000 francs par l'électeur palatin. L'électeur en fit don, par la suite, au prince Eugène de Savoie, qui avait servi sous ses ordres. Plus tard, le roi de Sardaigne se l'appropria et en fit le principal ornement de son cabinet, déjà riche de collections. Il l'avait acheté, après la mort du prince Eugène, 30,000 francs seulement, et y tenait plus qu'à aucun autre. En 1799, après la guerre d'Italie, le roi de Sardaigne, justement satisfait et reconnaissant des services que lui avait rendus le brave Clausel, membre du conseil des Cinq-Cents et général de la république, se décida à le lui donner. Ce général comprit que ce chef-d'œuvre devait être livré à l'admiration et aux études de tous les artistes; il l'adressa au Directoire, qui le fit placer au Louvre, dont il n'est pas sorti depuis.

Ce tableau est fort bien conservé. Sa hauteur est de deux pieds sept pouces; sa largeur de deux pieds un pouce.



Dessiné par Deveria

Ep.

JEUNE FEMME A SA TOILETTE.

Peint par Terburg

Challamel & C.ie Editeurs, R. de l'Abbaye. 4.

Imp d'Aubert & C.ie

GÉRARD TERBURG.

Jeune Femme à sa toilette,

LITHOGRAPHIÉE PAR DEVÉRIA.

LES sujets galants ont été traités par Gérard Terburg d'une manière ravissante : le tableau de la *Jeune Femme à sa toilette* en est une preuve entre beaucoup d'autres.

Une jeune et belle femme achève sa toilette, et rehausse, par la coquetterie, les attraits qu'elle possède, et qui s'en passeraient certainement bien. Sa mise est des plus recherchées. La jeune femme est coiffée en cheveux ; un joli collier de perles fines brille à son cou et se détache à peine sur une peau blanche et soyeuse. Devant elle est placé un miroir qu'elle interroge parfois, et auquel elle demande des conseils. Deux bougies allumées ne jettent dans l'appartement qu'une faible et pâle lumière. Il est nuit, et sans doute la jeune femme se dispose à aller au bal.

Le peintre la représente occupée à retirer de son doigt une bague de diamant. Un petit page lui apporte un vase pour laver ses mains, encore.... et pour une dernière fois. Tout ce qui entoure la jeune femme est pour ainsi dire forcé de travailler pour l'embellir ; une enfant resserre sa taille déjà si mince, et le petit chien veut jouer avec les lacets de la robe de sa maîtresse.

Ce sujet est anglais à n'en pas douter : meubles, costumes, appartement, tout le prouve ; la grande cheminée à colonne appartient surtout à ce pays. Il est donc probable que Gérard a fait ce tableau étant à Deventer, pendant qu'il exerçait les fonctions de magistrat.

Il serait difficile de trouver une pose plus naturelle et plus noble que celle de la jeune femme. Comme sa figure est belle, comme ses traits sont fins et réguliers! Et ses cheveux qui tombent en boucles soyeuses des deux côtés de son cou; un léger ruban les retient à peine, et peut-être que l'agitation de la danse va les dénouer! Et cette robe de satin à larges plis et pendante, comme elle ajoute encore à la dignité de celle qui la porte!

Quant au page, il est charmant aussi. Sa figure est jolie; ses cheveux se balancent arrondis sur ses épaules; son costume est riche et éclatant.

La petite fille se voit à peine, mais on comprend bien toute son activité.

On pourrait reprocher à ce tableau de viser trop aux effets de la couleur. C'est ici surtout que Gérard Terburg a montré sa prédilection pour la peinture des étoffes. Aussi, préoccupé de cette pensée unique, il a négligé un peu l'expression des figures; et celle du page n'est qu'un profil, beau comme l'antique peut-être, mais sans mouvement, sans physionomie. On retrouve, dans ce tableau de la *Jeune Femme à sa toilette*, toutes les brillantes qualités, mais aussi toutes les légères imperfections du talent de Gérard Terburg. C'était, au reste, généralement sa manière de faire; et toutes ses productions, sous ce rapport, se ressemblent beaucoup. Les détails sont d'un fini précieux.



L'ÉPICIÈRE DE VILLAGE.

Léon Noel del.

Gérard-Dow.

Challamel Editeur R. de l'Abbaye, 4 — Imp d'Aubert & C

GÉRARD DOW,

ÉLÈVE DE REMBRANDT.

L'Épicière de village.

LITHOGRAPHIÉE PAR LÉON NOEL.

En Hollande comme dans les autres pays, l'épicière doit être accorte, aimable et fraîche; elle doit plaire à son nombreux public et assaisonner le débit de sa marchandise par quelques mots gracieux. Telles sont évidemment les qualités de celle que Gérard Dow représente ici. Mise avec simplicité, mais aussi avec une propreté extrême, l'épicière de village possède une boutique qui ne cesse d'être remplie de chalands depuis le matin jusqu'au soir. Aussi, comme son teint est rose, vif, rayonnant!

Ce tableau, aussi remarquable que celui de la *Femme hydropique*, est d'un fini extraordinaire dans tous les détails; rien n'y manque, et les yeux sont satisfaits. La pratique servie dans le moment est la belle jeune fille dont le bras est appuyé sur son panier. L'épicière, attentive à ce qu'elle lui demande, est occupée à peser quelque marchandise. La jeune fille fixe sur elle des regards malins, et semble la supplier de laisser dans le plateau de la balance le surplus qu'elle veut en retirer. Les figures de ces deux personnages expriment tout cela, et on ne peut mettre en doute que telle n'ait été la pensée de Gérard Dow. Au fond, un garçon au teint blond tient un pot de grès à la main. Au lieu de se retirer, il contemple la charmante pratique, et ouvre de grands yeux tout ravis. Sur le devant enfin, une autre pratique, d'âge assez avancé, compte des pièces de monnaie, qu'elle semble avoir retirées à regret de sa bourse. Combien de pièces, mon Dieu! pour réaliser la

minime somme qu'elle va payer! bien certainement c'est une agglomération de deniers. Elle compte, recompte les deux traînées qu'elle a placées sur la table, comme hésitant si elle y ajoutera la dernière pièce qu'elle tient à la main.

Au plafond est suspendu un excellent jambon; plus loin, au fond, appendent des chandelles de nouvelle fonte; et les quelques bottes de légumes, placées sur le mur de la croisée, nous apprennent que l'épicière de village vend aussi de la fruiterie. Et cet énorme pot, à moitié recouvert de paille, il est vide; c'est que le débit de la maison est immense, et que l'épicière ne peut suffire aux chalands qui viennent la visiter.

Cette composition est d'un mérite achevé; et, cependant, le sujet est des plus simples. La scène est parfaitement disposée et remplie. C'est là surtout que Gérard Dow s'est montré plus exact, plus correct de dessin que son maître Rembrandt. Déjà sa supériorité sous ce rapport s'était manifestée dans les portraits qu'il peignit, genre auquel il fut obligé de renoncer à cause du fini extrême qu'il mettait dans ses productions, ce qui rendait les séances insupportables pour les modèles.

Mais lorsqu'il retrace des scènes de famille ou d'intérieur, alors il n'est plus gêné; il peut employer à des détails tout le temps qu'il croit nécessaire, et il lui est permis de développer son talent tout entier. Quelle vérité dans les costumes! quelle expression dans les figures! quelle perfection enfin dans l'ensemble du tableau! Le plus mince accessoire, non-seulement y trouve sa place, mais encore est dessiné aussi soigneusement que le personnage le plus important de la scène retracée.

Le tableau de l'*Épicière de village* est peint sur bois; sa hauteur est de 1 pied 2 pouces, sa largeur, de 11 pouces. Sa valeur est inappréciable; Louis XVI l'acheta 17,000 fr. Il avait été apporté en France par le célèbre peintre français Le Brun, qui l'admirait beaucoup.

École Hollandaise.



Lith. par Léon Noël Ep.

LA LECTURE DE LA BIBLE.

Peint par Gérard Dow.

Chellamel & C.ie Editeurs Rue de l'Abbaye, 4 Imp. d'Aubert & C.ie

GÉRARD DOW,

ÉLÈVE DE REMBRANDT.

La Lecture de la Bible, ou la Famille de Gérard Dow,

LITHOGRAPHIÉE PAR LÉON NOEL.

VOICI une scène intérieure de Gérard Dow, sujet plus simple encore que ses sujets ordinaires, si cela est possible. Une petite chambre lambrissée, qui ne reçoit le jour que par une seule fenêtre, forme l'appartement de la famille. Tous les ustensiles de ménage sont vieux, et négligemment épars. Point d'ordre, point de goût dans l'ameublement. C'est bien là que la vieillesse habite; et, ne fût-ce que par la composition seule de la chambre, l'esprit devinerait les personnages que le peintre y a placés.

Cette scène familière forme un des plus jolis tableaux de Gérard Dow; elle a donné lieu à de nombreuses suppositions, parmi lesquelles nous ne rapporterons que la plus accréditée. On prétend que les deux personnages du tableau sont le père et la mère de Gérard Dow, et que cet habile artiste a voulu ainsi conserver tout à la fois et le souvenir de leurs traits chéris, et celui du modeste asile où ils s'étaient retirés pour passer dans la paix et la solitude les derniers instants de leur vie. Ainsi expliquée, cette scène prend un caractère de grandeur et d'intérêt qui n'existeraient pas, certainement, si le peintre avait eu toute autre idée. Nous adoptons donc cette supposition comme très-fondée.

Le repas est fini; la mère de Gérard Dow est assise, et lit attentivement et à haute voix quelques versets de la sainte *Bible*. Son mari,

vieillard infirme, au front dépouillé de cheveux, à la longue barbe blanche, écoute cette lecture dans le plus profond recueillement. L'expression des deux figures est certaine et parfaite. La mère de Gérard Dow est bien occupée, bien à sa lecture; la manière dont elle tient le livre le prouve plus encore, ainsi que les lunettes, qui, hélas ! ne peuvent rendre à des yeux fatigués comme les siens leur ancienne vigueur. Quant au père, il ne peut qu'écouter; son esprit seul peut encore s'occuper; l'extrême vieillesse a condamné son corps à l'inaction. Sa figure est douce, calme et vénérable. Tout cela est admirablement rendu et développé sur cette toile.

Comme effet de lumière, le tableau est unique; il semble qu'elle entre par bouffées dans cette chambre sombre et enfumée. Elle prête aux personnages une charitable assistance : les rayons éclairent la bible; les deux personnages en sont inondés, et l'éclat de cette vive lumière se prolonge sur le plancher et fait naître des ombres fortement accusées.

Les détails du tableau sont finis et soignés, à la manière accoutumée du maître; ils sont disposés avec esprit et vérité. Ici le rouet, dont le mérite est d'occuper, de faire passer les heures de la vieille femme; à une solive du plafond est suspendue une cage : l'oiseau prisonnier charme parfois par ses roucoulements les oreilles de ses tyrans inoffensifs. A droite, sur un bahut, le crucifix d'ivoire, l'unique flambeau de la maison Dans un coin, à gauche, un balai, sans doute le balai historique de Gérard Dow, celui auquel il a consacré tant de soins et de temps. Au fond de la chambre enfin, la petite échelle, au moyen de laquelle les époux montent dans leur soupente, pour goûter un repos nécessaire.

Cette toile a 1 pied 7 pouces de hauteur, sur 1 pied 5 pouces de largeur. Elle est au Musée du Louvre, et les couleurs en sont encore fraîches et bien conservées.

École Flamande.



Dessiné par Midy

LA CUISINIÈRE HOLLANDAISE.

Peint par Metzu.

Challamel & Cie Editeurs R. de l'Abbaye, 4.

Imp. d'Aubert & Cie

GABRIEL METSU.

La Cuisinière hollandaise.

LITHOGRAPHIÉE PAR A. MIDY.

La *Cuisinière hollandaise*, tel est le nom donné à un fort beau tableau de Gabriel Metsu, tableau très-estimé par toute l'École hollandaise, et qui est supérieur à toutes les autres productions de ce maître.

La cuisinière est revenue du marché, après avoir fait toutes les acquisitions nécessaires pour préparer le repas de ses maîtres. Parmi les objets par elle rapportés est un superbe coq d'Inde, dont elle veut faire assurément la pièce la plus importante à placer sur la table. Mais, comme il n'est pas encore temps de le plumer, elle va l'attacher précieusement à ce clou que l'on aperçoit fixé dans l'embrasure de la fenêtre. Le coq est d'un fort poids, je vous assure, et on peut l'estimer à sept ou huit livres. Aussi, combien de peine pour l'attacher ! Malgré ses précautions, elle a renversé la cafetière sur l'appui de la fenêtre. Qu'elle la pousse encore un peu seulement, et il est à craindre qu'elle ne tombe tout à fait.

La cuisinière est pressée, et elle agit avec précipitation. Pendant que d'une main elle lève le coq d'Inde, de l'autre elle tient le panier aux provisions, et qu'elle a sans doute rapporté bien plein du marché. Elle est encore dans la toilette du matin ; sa coiffe est mal attachée ; un simple fichu couvre à peine ses épaules ; sa position est bien celle d'une personne qui arrive à l'instant.

La figure de la cuisinière est expressive, et surtout dessinée dans la

perfection. Ses traits décèlent l'activité et presque l'impatience ; ses yeux sont attentifs à ce qu'elle veut faire, et c'est justement à cause de cela qu'elle ne s'aperçoit pas du malheur qu'elle va peut-être consommer, si elle fait un seul mouvement brusque.

Les détails de ce tableau sont jolis, mais en petit nombre, contrairement à l'ordinaire des peintures hollandaises ou flamandes. Seulement, on voit sur l'appui de la fenêtre un flambeau d'assez commune apparence, au-dessus duquel est suspendue une petite cage d'osier, prison d'un malheureux chardonneret. On sait que du temps de Gabriel Metsu, ces sortes de cages étaient la plupart taillées dans la pierre et dans le mur même de la façade des maisons. Elles portaient le nom de *galère*, ainsi que nous l'expliquons dans l'examen d'un tableau du même peintre, qui a pour titre : *Jeune Femme à une fenêtre.*

Sous le rapport du coloris, il n'y a rien à reprocher à ce tableau. Malgré le précieux fini de la figure de la cuisinière, il est à peu près certain qu'ici Gabriel Metsu n'a pas voulu faire un portrait, mais qu'il a cherché seulement à reproduire avec le plus de soin et le plus de vérité possible une de ces scènes si simples de la nature auxquelles on assiste à tout instant, une de ces scènes d'intérieur, qu'il est d'autant plus difficile de bien rendre, que chacun est plus à même de les apprécier lorsqu'elles sont traduites par le pinceau.

Ecole hollandaise.



Lith. par Midy.   Ep

UN FUMEUR.

Peint par A. Van Ostade.

Challamel & Cie Editeurs R, de l'Abbaye, 4.   Imp d'Aubert & Cie

ADRIEN VAN OSTADE,

ÉLÈVE DE FRANÇOIS HALS,

Né a Lubeck, en 1610; mort à Amsterdam, en 1685

Un Fumeur,

LITHOGRAPHIÉ PAR A. MIDY.

TÉNIERS avait, comme on sait, acquis une renommée extraordinaire; de tous les peintres en vogue à cette époque, il se trouvait être le premier. Adrien Van Ostade voulut d'abord se contenter du simple rôle d'imitateur, et prit le *Singe de la peinture* pour modèle. Toutefois son talent se révélait, et ne devait pas manquer d'originalité. Brawer, son condisciple et son ami, lui fit comprendre que jusqu'alors il avait suivi une fausse route, et qu'il avait tort d'imiter; que lui aussi pouvait créer, et que d'ailleurs l'originalité était une des principales qualités de l'artiste. Van Ostade se rendit à de si justes raisons, et suivit les conseils qui lui étaient donnés. Bientôt il se montra meilleur coloriste que son modèle, et prit place dans les rangs des premiers peintres de l'École hollandaise.

Le genre de Van Ostade consistait dans les scènes familières; ses sujets étaient tous populaires, quelquefois même peu relevés. Mais, à force de vérité, de naturel, de finesse, de composition, il savait les faire adopter et admirer même tels qu'ils étaient. Il est peut-être celui de tous les peintres des Pays-Bas qui ait entendu le mieux le clair-obscur. Malheureusement, autant il l'emportait sur Téniers pour le coloris, autant il lui était inférieur quant au dessin. Il ne s'y

appliquait pas assez, et semble avoir préféré l'ensemble de composition aux détails même des figures.

Le tableau que nous donnons ici est *un Fumeur*. Le peintre a représenté l'intérieur d'un estaminet, disons plus vrai, d'une tabagie hollandaise. Sur le devant est assis le fumeur; il allume une de ses pipes en l'approchant d'un morceau de tourbe enflammée serrée dans un pot. Sur la table est placé un autre pot, sans doute rempli de bière, et qu'il savoure en fumant, se ménageant ainsi double plaisir. Telle est l'ardeur de sa soif, ou de son goût pour la bière, qu'il boit à même du pot. Au fond de la salle deux autres personnages se livrent au plaisir du jeu. Les cartes dans les mains, attentifs à leur jeu, ils se contentent de cet amusement. L'un des deux s'apprête à jeter une carte sur la table, et semble examiner d'abord la physionomie de son adversaire; on voit qu'il hésite, et que cependant il est dans l'impatience. La servante, prête à sortir, jette un coup d'œil sur le jeu de nos deux personnages, et attend probablement le résultat de quelque coup décisif.

Tout cela est bien rendu, tout cela est parfaitement groupé. Les têtes sont expressives; la figure des fumeurs indique une sorte de contentement que l'on ne peut définir, et il y a beaucoup de mouvement dans toute cette scène, si simple et si mince quant au sujet.

La fenêtre du fond jette une vive lumière sur les personnages; elle est fort habilement répartie et ménagée. Ce tableau, toutefois, n'est pas exempt de défauts. Adrien Van Ostade, ordinairement si parfait coloriste, est froid et pâle ici. Une teinte sombre et verte se répand sur l'ensemble de la composition, qui est, au reste, la partie principale du tableau.

Haut de 10 pouces 3 lignes, large de 8 pouces 8 lignes, ce petit tableau est peint sur bois et orne notre belle galerie du Louvre.



L'ENFANT PRODIGUE.

V. Adam et H. Vander-Burch del

Teniers.

DAVID TÉNIERS,

ÉLÈVE DE SON PÈRE, TÉNIERS LE VIEUX,

Né à Anvers, en 1610; mort à Bruxelles, en 1694.

L'Enfant prodigue,

LITHOGRAPHIÉ PAR VANDERBUCH ET VICTOR ADAM.

DAVID TÉNIERS, surnommé *le Singe de la peinture*, à cause de sa prodigieuse facilité à saisir les différentes manières de peindre de ses collègues, pourrait être aussi appelé le *Singe de la nature*, tant il a excellé dans l'art de la reproduire. Dès ses premières études, il comprit que la peinture d'histoire n'était pas son fait, et il s'adonna entièrement au paysage. Pour s'y livrer avec plus de temps et d'ardeur, il voulut demeurer au milieu des campagnes, et fixa son habitation au village de Perk, entre Anvers et Malines. Bientôt son talent se développa, et il devint bientôt, grâce à son esprit et à sa renommée, le maître et l'ami de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Ce prince, qui avait pour lui une amitié à toute épreuve, fit à Téniers de nombreux présents, parmi lesquels le portrait de son fils. Plus tard, il fit construire une magnifique galerie expressément destinée aux tableaux du célèbre paysagiste hollandais.

Les fêtes de village de Téniers sont devenues proverbiales. Un naturel extraordinaire, un mouvement, une animation parfaite, quelques particularités du maître, s'y rencontrent en foule ; et on se demande quel doit être le talent d'un homme qui, traitant presque toujours le même sujet, a su néanmoins plaire dans plus de cent tableaux.

Celui que nous donnons ici a pour sujet l'*Enfant prodigue*. Cette

composition est remarquable sous plusieurs rapports. Téniers s'y est peint sous les habits de l'enfant prodigue, et il a fait le portrait de sa femme dans celle qui est assise à côté de lui. Puis il a mis dans ce tableau les deux contraires : sur le premier plan, l'enfant prodigue se livre aux joies de la volupté et de la débauche ; sur le dernier plan, à droite, il est réduit à garder les troupeaux. Cette pensée est peut-être singulière, mais bien certainement elle est profonde et surtout dramatique.

Tout est joli dans ce tableau, tout est d'un fini précieux.

Arrêtons-nous d'abord au premier plan. Assis à une table bien servie et entouré d'une compagnie joyeuse, l'enfant prodigue jouit des faveurs de l'opulence. Mets exquis, vins fins, rien ne lui coûte, et je crois l'entendre dire au petit domestique qui remplit son verre : « Le vin et le plaisir sont les dieux du monde! » Des musiciens ambulants célèbrent la fête pour laquelle toute la maison est en mouvement. Enfin, une pauvre mendiante implore en vain la charité d'une des convives. En vérité, on ne peut mieux rendre une telle scène.

Quant au second plan, c'est le revers de la médaille; après avoir connu les plaisirs de la vie, l'enfant prodigue en éprouve les misères. Il est gardeur de pourceaux. Une singularité du tableau fait que l'enfant prodigue a les regards tournés vers le premier plan. Il semble se souvenir des jours de fête et les regretter amèrement. Peut-être cette idée est-elle pour beaucoup dans la composition du tableau : si Téniers l'a eue, on ne saurait rien trouver de plus ingénieux. Mais on doit plutôt penser qu'il a suivi en cela l'usage des anciens peintres, qui mettaient dans leurs tableaux des allégories et des morales.

On cite cette composition comme l'œuvre la plus parfaite de David Téniers, tant sous le rapport du coloris que sous celui du fini et de la pose des personnages. Ici Téniers sort du trivial, et considère le paysage sous son côté sérieux ; ce n'est plus la danse folâtre des fêtes de village, ni les bambochades de la tabagie; il semble que l'artiste ait voulu faire une excursion dans le domaine de la peinture d'histoire.

Ce tableau est peint sur bois ; il a 2 pieds 8 pouces de largeur, sur 2 pieds de hauteur. Il se voit au Musée du Louvre, et est encore bien conservé.



JEUNE FEMME A SA FENÊTRE.

Muly del

Gérard Dow

hallamel, & C.ie Editeurs R, de l'Abbaye, 4.

Imp d'Aubert & C.ie

GÉRARD DOW,

ÉLÈVE DE REMBRANDT.

Une jeune Femme à une fenêtre,

LITHOGRAPHIÉE PAR A. MIDY.

JUSQU'ALORS Gérard Dow nous a offert des chefs-d'œuvre de composition ; c'étaient des scènes à plusieurs personnages ; c'étaient des groupes d'expression différente. Ici, point de composition combinée ; non. Une *Jeune Femme à une fenêtre*, et ce modeste sujet suffit pour lui inspirer un tableau qui ne le cède en rien à ceux qui ont déjà mérité notre admiration. Voilà bien l'apanage du génie ; de rien il fait quelque chose, et jamais pour lui les sujets ne manquent. Ils peuvent être ingrats, sans doute ; mais il sait les vaincre, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Ce tableau est d'abord très-curieux, remarquons-le, parce qu'il nous fait connaître une façade de belle maison hollandaise au dix-septième siècle. Il nous reporte à cette époque ; et l'on assure qu'en se promenant de nos jours dans la ville de Leyde, on en rencontre encore de semblables. Ne reconnaît-on pas bien, au reste, cette architecture cintrée de la Hollande ? N'y aperçoit-on pas ces vitrages à compartiments, dont l'usage s'y est conservé jusqu'au siècle dernier ? Ne remarquons-nous pas un vestige de ces anciennes coutumes hollandaises, si étranges, si singulières ? Ce que nous voyons à gauche, attenant à l'encadrement de la fenêtre, c'est une *galère*, comme on disait jadis dans le pays. Une prison de pierre au lieu d'une cage, voilà la seule différence ; et le pauvre chardonneret n'en est pas moins captif et malheureux, je vous le jure. Pourtant, il semble posséder la

liberté !.... Oh ! non..... une petite chaîne le retient par la patte, et il ne pourrait seulement pas voler jusque sur l'épaule de sa jeune maîtresse. Ces constructions étaient faites dans le mur même ; et il existait peu de maisons où l'on n'en remarquât quelques-unes. Ce pauvre chardonneret ! il est obligé, pour manger quelques grains de millet, d'ouvrir lui-même sa mangeoire ; et, pour étancher sa soif, il doit, avec un tout petit seau, puiser lui-même l'eau qui lui est nécessaire, et qui se trouve placée bien plus bas dans un vase suspendu.

La situation de la jeune femme à la fenêtre a été choisie ainsi par le peintre : sollicitée par la bonne mine du cep de vigne qui entoure sa fenêtre, elle s'est décidée à cueillir une grappe de raisin. Satisfaite, elle va refermer la croisée, car déjà le vent d'automme se fait sentir.

On ne peut se méprendre sur le sentiment qui anime la jeune fille ; l'expression de la joie est retracée sur son visage; elle sourit ; elle est contente enfin. Cette figure est parfaitement dessinée, ainsi que la main qui tient la grappe de raisin. Une lumière éclatante fait ressortir le buste et le détache d'un fond très-obscur. On serait tenté de croire que Gérard Dow a fait ici un portrait, tant la jeune femme est bien posée.

Le cep de vigne, qui entoure la fenêtre, est peint d'une manière admirable ; une couleur vraie complète un dessin pur et correct. L'ensemble du tableau est d'une touche vigoureuse.

Nous ne savons ce qui peut avoir porté quelques personnes à croire que *la Jeune Femme à une fenêtre* n'était pas l'ouvrage de Gérard Dow, mais de Van Starve, un de ses élèves. Non-seulement ce maître l'a signé ; mais, ce qui corrobore cette présomption, c'est qu'on y retrouve toutes les qualités qui le distinguent.

Le Musée du Louvre ne possède pas, malheureusement, ce joli tableau, peint sur bois, et dont la hauteur est de 1 pied 2 pouces, la largeur de 11 pouces. Il figure au milieu de la belle collection de Turin.



LA LEÇON PATERNELLE.

A Deveria del.

Terburg.

Challamel, & Cie Editeurs, R. de l'Abbaye, 4.

Imp d'Aubert & Cie

GÉRARD TERBURG,

ÉLÈVE DE SON PÈRE.

Né à Zwol, en 1608; mort à Deventer, en 1681

La Leçon paternelle,

LITHOGRAPHIÉE PAR DEVÉRIA.

GÉRARD Terburg ne peignit d'abord que des portraits; il atteignit dans ce genre une facture des plus habiles, et se hasarda bientôt à composer des tableaux d'histoire. Il réussit. Au reste, il excelle surtout dans les sujets galants. Cette supériorité doit être attribuée à l'habitude qu'il prit, en faisant les portraits, de soigner les étoffes, et en particulier les costumes de satin. Il se rendit fameux, et fut par la suite fait chevalier par le roi d'Espagne. Il se retira en Angleterre et exerça pendant longtemps les fonctions de magistrat dans la ville de Deventer, où il mourut.

Ce peintre aimait à retracer des scènes bachiques ou de bambochades auxquelles il se mêlait souvent. Il peignait toujours d'après nature; et, comme ses collègues, visait au naturel et à la vérité.

La Leçon paternelle est un de ses plus charmants tableaux. Un père, soldat sévère, fait la leçon à sa fille, et semble lui reprocher des défauts habituels. La mise de la jeune fille porte à croire qu'il la gronde sur sa coquetterie, surtout si l'on examine les parents. Le père mesure ses paroles, appuie sur les mots pour en faire ressortir toute la portée; la mère prête peu d'attention aux discours de son mari; elle savoure un verre de vin du Rhin; et d'ailleurs, peut-être ne partage-t-elle pas la sévérité paternelle, peut-être se souvient-elle du temps

passé. Il faut que chaque chose ait son temps. La jeune fille boude, la tête inclinée et tournée vers sa mère, n'osant regarder en face celui qui lui fait la leçon.

Comme dans presque tous ses tableaux, Gérard Terburg a peint ici une robe de satin blanc. Il rendait cette étoffe à merveille et se plaisait à en mettre partout.

Cette composition est expressive ; les deux têtes, quoique un peu lourdes, laissent facilement deviner la pensée particulière qui les anime l'une et l'autre. Le père ouvre de grands yeux presque méchants, et son mécontentement éclate sur ses traits. Quant à la mère, ses regards plongent dans le fond du verre qu'elle tient à la main ; sa figure est calme, épanouie, et le seul sentiment qu'on y découvre est celui du plaisir qu'elle éprouve à avaler les dernières gouttes.

Sans doute le dessin de Gérard Terburg eût pu être plus pur et plus correct ; mais ce défaut est suffisamment compensé par la netteté et la propreté de l'ensemble, et surtout par un talent inimitable pour les étoffes.

Gérard Terburg avait une fille nommée Marie, qui ébauchait ordinairement ses tableaux. Elle ne manquait pas d'un certain savoir-faire, si bien qu'une légère retouche de son père suffisait pour leur donner le cachet du maître et toute la perfection dont ils étaient susceptibles.

Terburg a fait très-peu de tableaux ; ils sont d'une extrême rareté. Son ouvrage le plus fameux est la reproduction du congrès de Munster auquel il assista.

Le tableau de *la Leçon paternelle* a 2 pieds 6 pouces de hauteur, sur 2 pieds de largeur.

Ecole Hollandaise.



Dessiné par Midy Ep.

CHIMISTE EN MÉDITATION

Peint par Metzu.

Challamel, & Cie. Editeurs R. de l'Abbaye, 4. Imp. d'Aubert & Cie.

GABRIEL METSU.

Le Chimiste en méditation,

LITHOGRAPHIÉ PAR A. MIDY.

Assis près d'une fenêtre, tenant un livre manuscrit à la main, l'œil fixe et presque hagard, les vêtements en désordre, le chimiste est en proie à de profondes réflexions. Il médite quelque découverte, ou cherche à pénétrer quelque mystère de la science. Son abattement physique est complet, son esprit seul travaille, et son front contracté laisse deviner tous les efforts de ce cerveau laborieux.

On comprend tout ce qu'il doit y avoir de naturel, de dramatique même dans une telle situation. Propre surtout à retracer les objets physiques, il semble que la peinture se refuse à reproduire les sentiments immatériels, et qu'elle ne puisse donner à ses personnages cette vie active, mais profonde, de l'âme. Ce tableau découvre cependant ce double mérite; et, sous ces vêtements si vrais, si parfaitement peints, il semble qu'il y a un cœur qui palpite, une pensée qui se meut et cherche à se produire.

Tout ce qui l'environne concourt avec les idées qui l'absorbent. Un mortier, des livres, une mappemonde, meublent son humble logis; et l'on voit accrochée, à droite, une image, une de ces légendes sacrées, sortes de superstitions communes aux savants du nord de l'Allemagne. Et cet oiseau de nuit, qui voltige presque au-dessus de sa tête! Ah! sans doute, c'est son génie, qui vient lui souffler l'inspiration, et qui va l'initier aux mystères de la création et de l'humanité. Le chimiste ne s'aperçoit pas que son chapeau est de travers et tient à peine sur sa

tête, que son col est défait, son vêtement mal boutonné. Selon l'heureuse expression de M. Xavier de Maistre, « Pendant que son âme fait des réflexions, *l'autre*, c'est-à-dire *la bête*, va son train, et Dieu sait où elle va ! »

On pense que c'est le fameux chimiste Boerhaave, l'un des plus grands médecins de l'Allemagne et professeur à l'Université de Leyde, où l'on sait que Gabriel Metsu est né, et a travaillé fort longtemps. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un portrait; et, loin de considérer les accessoires que le peintre a placés dans son tableau comme la critique amère des travaux de l'alchimiste, vivant de chimères et cherchant la pierre philosophale, nous pensons tout simplement que, par-là, Gabriel Metsu a voulu intéresser, et faire disparaître tout ce qu'il y a de spécial dans un portrait. C'était d'ailleurs son habitude.

Le tableau est soigneusement peint. La figure du chimiste est expressive et d'un naturel achevé; ses mains sont d'un dessin fort exact. La couleur du tableau est généralement bien ménagée. Un trait de lumière éclaire le savant, et forme dans le fond un clair-obscur admirable. Tout y est bien disposé; et les accessoires, selon le talent de Gabriel Metsu, sont arrangés de manière à remplir les vides du tableau.

Cette curieuse peinture sur bois a 10 pouces de hauteur, sur 8 pouces et demi de largeur. On la voyait autrefois dans le magnifique cabinet de Choiseul, et elle fait maintenant partie de la collection du Louvre.

Ecole Flamande.



Lith. par Co... Ep.

LE REMOULEUR.

Peint par David Teniers.

Chalamel & Cie Editeurs R. de l Abbaye 4 Imp d'Aubert & Cie

DAVID TÉNIERS,

ÉLÈVE DE SON PÈRE.

Le Rémouleur.

LITHOGRAPHIÉ PAR A. MIDY.

Le genre de David Téniers est tellement connu que, d'ordinaire, lorsqu'on parle d'un tableau de lui, l'esprit se porte aussitôt sur un paysage, et notamment sur une fête de village. Ce peintre affectionne les groupes nombreux de personnages, les danses, les repas villageois, le bruit et le mouvement. Il cherche à reproduire toute une épopée de la vie des champs; là tendent constamment ses efforts. Quelquefois, sans doute, il se contente d'une scène de buveurs, mais rien n'est plus rare; il ne voit pas là une assez grande activité.

Le tableau du *Rémouleur* est comme une véritable exception à la manière accoutumée de David Téniers, et c'est justement parce qu'il y a donné une haute idée de son talent pour la figure, que nous le reproduisons ici. Le rémouleur est placé sur le devant du tableau et se détache parfaitement du fond. Sa physionomie est vive, pleine de caractère; les traits en sont bien dessinés. Les détails du costume du rémouleur sont aussi fort soignés, mais peut-être dans un trop bon état, d'après son métier.

Cette dernière observation, jointe aux traits distingués du rémouleur, a fait croire à beaucoup de biographes que David Téniers avait voulu faire un portrait. Et alors mille conjectures; chacun a développé et défendu la sienne. La majorité, toutefois, s'est accordée à dire qu'une tête aussi spirituelle, un costume aussi coquet, aussi soigné,

devaient faire penser que le peintre avait fait le portrait de quelque personnage marquant de l'époque ; par exemple, d'un officier de distinction, renommé dans les guerres sanglantes de la Flandre et de la Hollande, pendant les premières années du dix-septième siècle. Là-dessus on bâtit une anecdote, peu admissible du reste ; on dit que ce personnage s'était fait peindre de cette manière, pour rappeler une action de sa vie militaire. Il s'était déguisé en rémouleur, et parcourait ainsi *incognito* le théâtre de la guerre. Il explorait les lieux et dressait ses plans avec plus de facilité.

Nous n'ajoutons pas foi entière à cette supposition. D'une part, ce n'est pas du costume et de la physionomie seule du rémouleur que l'on peut l'induire. Cette moustache qu'il porte était habituelle, à cette époque, à presque toutes les classes de la société, même aux gens du peuple. D'autre part, ce fait serait assez remarquable pour que l'histoire en fît mention ; et cependant elle garde là-dessus un silence absolu.

On voit que dans ce tableau le paysage n'est qu'accessoire, et que Téniers a cherché à rendre, autant que la peinture le permet, toute l'activité d'une meule en mouvement. Le rémouleur est occupé à repasser un couteau ; nous remarquerons d'ailleurs que sa pose est fausse sur un point. En effet, son pied agit bien, ses bras présentent bien le couteau à la meule ; mais sa figure est de trois-quarts en arrière, lorsqu'elle devrait être presque de profil. Cette position formerait peut-être le meilleur argument pour ceux qui veulent voir un simple portrait dans le rémouleur, et qui peuvent prétendre que cette distraction était naturelle par la mission que l'officier s'était proposée.

Ce tableau a été fort souvent copié, et parfois d'une manière irréprochable. Il a subi en cela le sort de presque tous les tableaux de David Téniers, dont la valeur est inappréciable lorsque l'originalité en a été constatée.

L'original du *Rémouleur* se trouve au Musée du Louvre. Il a 1 pied 3 pouces de hauteur, et 10 pouces de largeur.



Lith. par Boulanger — Ep.

LES BOURGUEMESTRES

distribuant le prix de l'arc.

Peint par Vander helst.

Challamel & Cie Editeurs R. de l'Abbaye, 4

Imp. d'Aubert & Cie

BARTHÉLEMI VAN DER HELST,

Né à Harlem, en 1613; mort à Amsterdam, étant fort âgé.

Bourgmestres distribuant le prix de l'Arc,

LITHOGRAPHIÉS PAR L. BOULANGER.

Ce tableau est une des plus considérables, des plus célèbres productions de Barthélemi Van der Helst. Il est, en outre, d'un grand intérêt historique; il nous rappelle une de ces coutumes du dix-septième siècle et des temps antérieurs, qui ont déjà disparu pour la plupart, ou qui sont près de s'évanouir. Anciennement, dans presque toutes les villes de France, d'Angleterre et d'Allemagne, existaient des corporations, des confréries destinées à perpétuer certains arts et à encourager ceux qui s'y livraient et obtenaient la supériorité. Ces sociétés avaient lieu surtout pour le tir à l'arc, à l'arbalète, ou à l'arquebuse. Le meilleur tireur était déclaré le premier entre ses pairs, *primus inter pares*, et par conséquent roi de la confrérie. Cette modeste royauté avait ses insignes comme les autres; sceptre, colliers, vases de métal, diamants, en étaient l'apanage; et elle l'emportait même en un point sur les autres : c'est que chaque roi avait dû la conquérir.

Van der Helst a choisi le moment où les bourgmestres vont décerner le prix et offrir le sceptre symbolique au roi des archers. Ils ont fini leur délibération et touchent déjà les insignes de la royauté. Au fond, les archers attendent avec impatience la proclamation qui va être faite.

Les bourgmestres, en costume de cérémonie, sont assis autour

d'une table ; ils sont tous les quatre vêtus de la même manière : pourpoint de velours noir, culotte et bas de soie. Cette dernière observation réduit à néant l'idée souvent émise, que ces personnages ne sont pas des bourgmestres , mais de simples concurrents , parmi lesquels celui qui est assis sur le devant du tableau s'apprête à remettre au tireur qui sera nommé roi les marques distinctives de la grandeur, et notamment le sceptre à l'oiseau qu'il tient dans sa main.

Ce tableau, achevé en 1655, et où l'on retrouve la signature de l'auteur, a appartenu, dit-on, à une de ces confréries dont nous avons parlé. Il est exécuté d'une façon large et vigoureuse. Les personnages sont bien posés; tout y est d'un fini extraordinaire, et peu commun surtout sur une toile d'assez forte dimension. Les accessoires sont parfaitement peints; l'or, l'argent, les diamants, s'y trouvent reproduits avec une vérité désespérante pour qui prendrait Barthélemi Van der Helst pour modèle. La largeur du tableau est de 2 pieds 2 pouces ; sa hauteur de 1 pied 7 pouces.

Van der Helst travaillait beaucoup, mais lentement. Bien qu'il soit mort dans un âge très-avancé, il n'a cependant pas laissé de nombreux tableaux. Le Musée du Louvre en possède quelques-uns, parmi lesquels se trouve celui des *Bourgmestres distribuant le prix de l'arc.*



E. Sorrieu del.

ANIMAUX DANS UNE PRAIRIE.

Paul Potter.

Challamel, & Cie Editeurs R, de l'Abbaye, 4.

Imp. d'Aubert & Cie

PAUL POTTER,

Né à Enkhuissen, en 1625; mort à Amsterdam, en 1654

Animaux dans une prairie.

Lithographiés par SORRIEU.

Un architecte hollandais avait une fille fort jolie; un peintre en devint amoureux et la demanda en mariage. Le père consentit avec peine, parce qu'il *ne peignait que des animaux;* le mariage eut lieu enfin en 1650. Ce peintre, presque dédaigné, était Paul Potter, un des plus grands talents de la Hollande, et qui, plus tard, reçut fréquemment les visites du prince Maurice d'Orange, curieux de le voir travailler. Il ne peignait que d'après nature, et consacrait les journées d'hiver à la gravure à l'eau-forte. Il atteignit dans cet art une supériorité assez marquée; ses estampes sont peu communes, et surtout fort recherchées. Un travail opiniâtre, des veilles trop souvent répétées, altérèrent notablement, détruisirent même par la suite sa santé; il devint étique, et mourut tel.

Le talent de Paul Potter pour peindre les animaux est pour ainsi dire inimitable. Parmi ses plus beaux tableaux se trouve celui que nous reproduisons ici et qu'on ne peut se lasser d'admirer. Le peintre a une science profonde des animaux; il leur donne la vie, le mouvement. Pour les poses, il les prend dans la nature elle-même; aussi la vérité ne lui échappe jamais. Il soigne moins les détails que les autres maîtres de l'École flamande, mais sa touche en est peut-être plus forte et plus vigoureuse. Sa manière est habile; son dessin est correct; il atteint, dans son genre, toute la perfection possible.

On reproche toutefois à Paul Potter un grand défaut, celui de faire toujours le paysage trop vert. Dans ce tableau on le rencontre encore : arbres, plans antérieurs, fond, tout est vert, et d'un vert tendre. Il se trouve en ce point en contradiction avec la nature, qu'il a cependant étudiée avec conscience. Que penser donc de cela, sinon qu'il prenait peu de peine pour le paysage, et qu'il lui suffisait de l'indiquer ? Une remarque que nous avons faite vient à l'appui de cette observation, c'est qu'il peint ordinairement un paysage désert, et comme accessoire seulement.

Le Musée du Louvre possède fort peu de tableaux de ce maître, dont les œuvres ne sont généralement pas fort connues en France, mais dont la réputation y est cependant bien établie. La Hollande estime beaucoup Paul Potter, et conserve avec soin ses productions, qui d'ailleurs ne sont pas fort nombreuses. En effet, il ne peignait que l'été, comme nous l'avons vu ; et il est mort à la fleur de l'âge, à 29 ans, rongé par des chagrins domestiques.

Paul Potter a fait beaucoup de gravures à l'eau-forte ; il reproduisait, pendant l'hiver, les tableaux qu'il avait peints l'été d'après nature, et qui avaient reçu l'assentiment de ses amis ou de ses visiteurs. Son talent de graveur est remarquable.

Ses estampes sont fort recherchées, et le Musée n'en a pour ainsi dire point. Presque toutes sont en Hollande.

8415

[illegible]

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00591 4904